

VOYAGES
DE LA
COMMISSION SCIENTIFIQUE DU NORD,
EN
SCANDINAVIE, EN LAPONIE,
AU SPITZBERG ET AUX FERÖE,
PENDANT LES ANNÉES 1838, 1839 ET 1840,
SUR

LA CORVETTE LA RECHERCHE,

COMMANDÉE PAR M. FABRE,
Lieutenant de Vaisseau ;

Publiés par ordre du Roi

SOUS LA DIRECTION

DE M. PAUL GAIMARD,

Président de la Commission scientifique du Nord.

RELATION DU VOYAGE,
PAR M. XAVIER MARMIER.

TOME SECOND.

—♦♦♦♦—

PARIS,
ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR,
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE, RUE HAUTEFEUILLE, 23.

—
Typographie de Firmin Didot Freres.

VOYAGES

EN

SCANDINAVIE, EN LAPONIE, AU SPITZBERG ET AUX FERÖE.

RELATION DU VOYAGE.

CHAPITRE PREMIER.

L'église de Karesuando. — Population. — Lapons des montagnes. — Mœurs et nourriture. — Les catéchistes et le missionnaire. — Écoles primaires. — Le pauvre instituteur. — Revenus du prêtre. — Navigation du Muonio. — Les cascades. — Traditions populaires. — Végétation des côtes. — La province de Nordbothnie. — État des paysans sur les bords du Muonio. — Leur culture et leur caractère. — Fêtes finlandaises. — La Noël et les fiançailles. — Beauté et caractère des Finlandais. — Construction de leurs maisons. — L'Eyanpaikka. — Le Neck de la cascade. — Le hameau de Kolare. — Les rameurs du Muonio. — Le Torneå. — Les forges de Kengis. — Hospitalité de la jeune fille. — La paroisse de Paiala. — Départ de Kengis. — Arrivée à Pello. — Maupertuis et l'abbé Outhier. — Turtula. — M. Ekström. — Mattarengi. — La montagne d'Avasaxa. — Haparanda. — Torneå. — Voyage dans le Nordland. — Les forêts et les fleuves. — Paysage d'automne. — L'Angermanie. — Caractère des habitants. — Le colon ou Nybyggare. — Caractère des habitants de la Nordbothnie. — Société des lecteurs. — Umeå. — Le poète Grafström. — Départ d'Umeå.

Karesuando, où nous arrivâmes avec joie après le long et pénible trajet que j'ai essayé de raconter,

est situé sur la rive droite d'un fleuve majestueux qu'on appelle le Muonio. Le nom de Karesuando indique une situation qu'on retrouve fréquemment le long de ces grands cours d'eau du Nord, auxquels la déclivité du sol imprime un mouvement rapide et irrégulier. L'église, qui a la fraîche apparence d'un édifice nouvellement construit, s'élève sur un monticule au-dessus d'un terrain humide et froid, qui cependant en été est couvert d'une agréable verdure, et qui produit des navets, des pommes de terre; mais on ne peut encore y cultiver le seigle. Ça et là, quelques fleurs égayaient de leurs riantes couleurs le monotone aspect de cette terre septentrionale (1), et le rossignol du Nord fait entendre dans la solitude de ces froids parages ses accords mélodieux. Karesuando faisait autrefois partie de la paroisse d'Enontekis. Depuis la dernière guerre de la Finlande, et le traité de paix de 1809, qui a fixé sur la rive gauche du Muonio, du Torneå les limites de la Russie, et sur la rive droite celles de la Suède, Karesuando forme un

(1) C'est, dit M. Zettersted, dans le premier volume de ses *Excursions botaniques*, le *Polygonum convolvulus*; *Spergula arvensis*; *Galeopsis tetrahit*; *Thlaspi arvense*; *Triticum repens*; *Galium aparine*; *Polygonum ariculare*; *Chenopodium viride*; *Rumex acetosa*. Dans les eaux qui entourent le hameau, c'est le *Hippuris vulgaris*; *Nymphaea lutea*; sur les bords du fleuve, le *Ranunculus repens*.

Resa genom Sverriges och Norriges Lappmarken, Första Delen; Lund, 1822.

pastorat de l'évêché de Hernösand, le pastorat le plus septentrional de la Suède.

Le village même, ou plutôt le hameau où l'église a été construite, ne se compose que d'une demi-douzaine de maisons en bois, habitées par des familles finlandaises ; mais le ressort de la paroisse s'étend sur un vaste district occupé en grande partie par des Lapons nomades, et renferme une population d'environ sept cents âmes. Les Lapons qu'il faut ranger dans la classe des Lapons des montagnes, sont en général beaucoup plus à leur aise que les Lapons côtiers. Il n'est pas rare de trouver là des familles qui possèdent des troupeaux de six cents, de huit cents rennes, et même plus. De tels troupeaux suffisent largement à l'entretien de toute une tente. Matin et soir, on jette des quartiers de jeunes rennes dans la chaudière. Le père de famille, après les avoir retirés du feu, les dépèce avec ses doigts, en distribue les lambeaux à ceux qui l'entourent, et chacun de ses convives a pour sa part une bonne livre de viande. Puis on mêle, au bouillon préparé avec cette chair succulente, du lait de renne, de la farine de seigle ou d'avoine, quelquefois assaisonnée d'une pincée de sel ; et on le distribue à la fin du repas à tous les habitants de la tente. Si à cet abondant festin on peut joindre un verre d'eau-de-vie, c'est une joie gastronomique sans pareille. Le Lapon des montagnes a encore pendant l'hiver plusieurs autres ressources : il tue des coqs de bruyère, des gelinottes, des lagopèdes, en consomme une partie et vend l'autre. Il

conserve pour cette dure saison du lait de renne, qu'il fait geler en l'exposant au froid dès le milieu de l'automne, et qui, lorsqu'on l'expose à la chaleur du foyer, a toute la saveur et le parfum du lait frais. Souvent le Lapon transporte à Alten une quantité de ces morceaux de lait conservés par le froid, et les échange contre les diverses denrées dont il a besoin. Parfois aussi, en hiver, il a le bonheur de tuer quelques ours, et c'est là un heureux événement, que l'on célèbre par des chants traditionnels, par toutes sortes de cérémonies bizarres. C'est une fête bruyante, à laquelle on convie solennellement parents et amis; c'est une victoire dont l'habile chasseur porte le signe visible, en ajoutant, à chaque ours qu'il tue, un fil de laiton au collet de son vêtement, ou un clou en cuivre à la crosse de son fusil.

En été, ces Lapons errent de côté et d'autre à une longue distance de Karesuando; en hiver, ils resserrent le cercle de leurs pérégrinations, et assistent assez régulièrement le dimanche à l'office religieux.

Le gouvernement s'est fait un noble devoir de les instruire. Il y a dans la paroisse de Karesuando deux *catéchistes* et un missionnaire. Les catéchistes sont de jeunes Lapons qui ont reçu du prêtre des leçons de langue suédoise, qui ont appris à expliquer les dogmes élémentaires du christianisme. Ils doivent, avant d'entrer en fonctions, subir un examen devant le *prost* du district (1). Cette épreuve terminée, ils reçoivent

(1) Le *prost* représente à peu près en Suède les attributions de nos curés de canton.

un traitement annuel de 150 francs. Tout l'été, ils sont affranchis de leur devoir d'instituteurs, libres de se consacrer à leurs études, ou de vaquer à d'autres travaux ; mais l'hiver, ils doivent suivre la tribu nomade dans ses lointaines migrations. Ils portent leurs provisions avec eux, restent huit jours dans une tente, huit jours dans une autre, enseignant le catéchisme et la langue suédoise aux enfants, aux vieillards, réprimandant les uns, encourageant les autres, et s'efforçant de répandre dans le cœur de tous un utile sentiment de religion et de moralité. Lorsqu'ils ont préparé les enfants à recevoir le sacrement de confirmation, ceux-ci viennent pendant l'hiver s'installer chez le prêtre pour y recevoir le dernier enseignement. Ils apportent avec eux leurs provisions de chair de renne, de lait gelé : le prêtre est tenu de les loger, et de leur donner chaque jour quelques leçons.

Au-dessus des catéchistes est le missionnaire, qui a fait des études classiques, et qui, au besoin, remplace le pasteur. Il est obligé de voyager aussi tout l'hiver pour surveiller les catéchistes, examiner l'instruction qu'ils donnent aux Lapons, les aider de ses encouragements et de ses conseils. Il va de tente en tente par le froid, par la neige, couche au milieu des tourbillons de fumée, et partage la malheureuse existence de la famille nomade.

Je n'oublierai jamais la visite que nous fîmes au missionnaire de Karesuando. Nous entrâmes dans une chambre étroite, l'unique chambre de la maison. Nous trouvâmes là un homme jeune encore, mais

faible et maladif, déjà chauve et aveugle à demi. C'était le pauvre instituteur de ces malheureuses tribus laponnes. Il avait devant lui une tasse de lait, une galette d'orge, et un livre qu'il lisait, comme un ermite des anciens temps, en prenant son frugal repas. Près de son lit étaient placés quelques rayons de bibliothèque, où nous aperçûmes des classiques latins et suédois, les poésies de Tegnér, de Franzén, et l'Histoire de Suède de Geyer. Il n'avait pu acheter ces ouvrages qu'en s'imposant de nombreuses privations; mais c'était là son cercle d'amis, sa consolation, sa joie. Il nous montra avec affection chacun de ces livres, qu'il avait souvent lus et relus d'un bout à l'autre. Il nous raconta ses pèlerinages d'hiver, ses haltes dans les tentes laponnes; et quand nous lui demandions si cette vie ne lui semblait pas bien pénible: — « Oh! non, répondit-il; j'y suis habitué, et je l'aime. Je suis, il est vrai, privé de toutes les jouissances du luxe que j'ai vu dans les maisons de Hernösand et d'Upsal; mais mon modeste traitement me suffit, et je me sens heureux. » — Heureux! me disais-je en le quittant. Est-ce donc parmi les pauvres Babouk qu'il faut, en Orient et au Nord, chercher le bonheur?

Le prêtre n'est guère plus riche que le missionnaire. L'État lui donne soixante-quinze francs par an; il en reçoit quarante des fonds ecclésiastiques, et vingt-huit tonnes de grain, évaluées à peu près à six cents francs. Chaque Lapon lui doit une sorte de dîme, proportionnée à la quantité de rennes qu'il possède.

Le colon finlandais, ou Nybyggare, lui doit annuellement une livre de poisson, une paire de gants et une livre de beurre. Son casuel est très-précaire et très-minime. D'après les taxes, il doit percevoir trente sous pour un enterrement, trente sous pour un mariage, autant pour un baptême; mais la plupart de ses paroissiens sont si pauvres, qu'ils ne peuvent acquitter ce léger tribut. La ville la plus rapprochée de lui est, du côté de la Norvège, Tromsøe, à soixante-quinze lieues de distance; du côté de la Suède, Torneå, à près de cent lieues. Dans une habitation aussi isolée, où tout ce qui sert aux besoins de la vie journalière doit être payé fort cher; avec ces fractions de dîmes, ces tonnes d'orge, ces casuels si incertains, le pauvre prêtre ne parvient qu'avec une rigide économie à pourvoir à l'entretien de sa famille. Le jour où nous entrâmes chez lui, et où nous déposâmes sur sa table un de nos flacons de voyage: « Voilà la première fois, nous dit-il, qu'on boit du vin dans cette maison. » Comme les paysans, il ne boit ordinairement que du lait, il ne mange que du pain d'orge, du poisson, et de temps à autre de la chair de renne.

Ce n'était pas une petite affaire que de nous loger tous dans une étroite et froide habitation. Cependant, grâce à sa bonne volonté et au zèle empressé de sa femme, on parvint, en jetant un matelas d'un côté et un matelas de l'autre, un peu de paille par-ci et un peu de paille par-là, à nous constituer une sorte de campement qui nous parut fort doux après notre traversée laponne. Puis, pour la première fois, nous

retrouvions après plusieurs semaines les ustensiles de ménage. Nous pouvions, pour dîner, nous asseoir à une table, manger dans une assiette, boire dans des verres; et nul service en porcelaine de Sèvres, nulle vaisselle plate ne nous a plu autant que la grossière vaisselle en terre peinte et les fourchettes en fer du pastorat de Karesuando.

Le lendemain de notre arrivée dans le hameau, nous congédiâmes nos Norvégiens, qui s'en retournèrent avec leurs chevaux, fort contents de leur trajet; et deux jours après nous faisons nous-mêmes nos préparatifs de départ.

Le 10 septembre au matin, nous quittâmes Karesuando pour descendre le fleuve Muonio. On nous amena quatre barques longues et étroites, recourbées aux deux bouts, et glissant sur l'eau comme des coquilles de noix. Deux personnes seulement peuvent s'asseoir dans ces bateaux; deux rameurs se tiennent sur l'avant, et le pilote est debout à l'arrière, avec une lourde rame qui lui sert de gouvernail. Le fleuve est large, imposant, et coupé par un grand nombre de cascades : c'est une chose curieuse à voir. C'est un écueil parfois dangereux, mais beaucoup moins dangereux et moins effrayant que certains voyageurs ne l'ont représenté. La pente de la cascade est adoucie par sa longue étendue. Quelquefois on peut à peine la remarquer; mais souvent les larges vagues qui tombent tout à coup de leur niveau grondent, bouillonnent, écument, se brisent contre des quartiers de rocs, puis soudain s'arrêtent contre un espace

d'eau calme, et rebondissent sur elles-mêmes. Le bateau descend ces cascades avec la rapidité d'une flèche; et si le pilote n'est pas assez habile pour le gouverner, ni les rameurs assez forts pour résister au choc violent des flots, on court risque de se briser contre les rocs dont les pointes apparaissent à la surface de l'eau.

Le peuple, avec son instinct poétique, a symbolisé toutes ces chutes d'eau. Dans ses récits traditionnels, la cascade porte ordinairement un nom d'homme. Elle a des yeux et des oreilles; elle chante, elle sourit, elle s'emporte. Elle voit venir le pêcheur qui veut la maîtriser, et le lance avec fureur d'une vague à l'autre, pour le punir de sa témérité. Elle voit venir la jeune fille des champs, défiante et craintive, et la berce mollement sur ses flots assouplis. L'imagination du peuple a aussi poétisé les bancs de roc qui rendent le passage de la cascade si difficile. Ceux-ci ont été apportés par les géants, qui voulaient en faire un pont pour aller d'une rive à l'autre; ceux-là, par les sorciers, qui voulaient entraver les voyages du pêcheur; et tout cela forme une poésie féconde, variée, non écrite, mais vivant dans la mémoire de tous les paysans de la côte, et se perpétuant dans tous les contes du soir.

A partir de Karesuando, en descendant le Muonio et le Torneå, nous devons naviguer entre deux rivages soumis autrefois au même pouvoir, séparés à présent par les funestes résultats d'une longue guerre. Nous devons nous arrêter tantôt sur la côte suédoise

et tantôt sur la côte finlandaise , réunie aujourd'hui à l'empire russe. Nous essayerons plus tard d'expliquer la nouvelle situation politique de la Finlande. Nous devons d'abord raconter notre trajet vers la plage septentrionale de cette vaste et curieuse contrée.

De Drontheim au cap Nord, nous avons vu la végétation décroître graduellement, s'affaïsser, disparaître. En descendant le Muonio, nous la vîmes renaître et grandir. Les deux bords du fleuve sont plats comme les plaines de Hollande, et couverts de verdure. D'abord on entre dans la région des bouleaux; puis, à quelques milles de distance, on voit surgir des pins à la tête arrondie, à la tige légère, comme ceux que l'on rencontre après avoir traversé le Dovre. Un peu plus loin, on aperçoit des sapins élancés, menus, portant des branches courtes, pareils aux perches de houblon qui entourent les collines de Bamberg. Dans certains endroits, ces sapins sont mêlés aux bouleaux, dont le feuillage commence à jaunir; et ces longues tiges, debout au milieu des branches mobiles qui flottent à tous les vents, présentent un joli coup d'œil. Mais bientôt la végétation des bouleaux diminue, s'efface; bientôt on arrive aux sapins, d'abord petits et dispersés, puis groupés par grandes masses. Toute la côte, à partir de Kareuando jusqu'aux environs d'Umeå, porte le nom de Nordbothnie, et l'on ne retrouve la vraie vie laponne qu'à une assez longue distance de la plage.

La province de Nordbothnie s'étend depuis le 65°

jusqu'au 69° degré de latitude, sur un espace d'environ sept cent cinquante milles carrés. Elle est bornée d'un côté par la Norvège, de l'autre par la Russie et par le golfe de Bothnie. Dans ses parages les plus arides, elle renferme les paroisses laponnes de Jockmok, Quikviok, Gellivarre, Jukkajärvi et Karesuando. La vraie culture agricole de cette province est à peu près concentrée dans les terrains plats qui avoisinent les rives des fleuves et du golfe. A sept à huit milles de distance, on rentre dans les montagnes stériles et froides, habitées seulement par les familles laponnes. C'est la province la plus septentrionale et la moins peuplée de la Suède. D'après le recensement de 1810, on n'y comptait que quarante-trois habitants par mille carré. Depuis cette époque la population a, il est vrai, augmenté, mais dans des proportions peu sensibles. Cependant le sol de cette province si inculte, si déserte, renferme dans ses entrailles des trésors précieux. C'est là qu'on trouve les deux montagnes de Gellivarre, composées presque en entier de minerai de fer; les mines de Junosuando et celles de Svappavara, dont on tire un minerai qui donne soixante et soixante-dix pour cent de fer pur (1). La difficulté d'établir des moyens de communication, et surtout la difficulté de trouver des débouchés, entravent là et paralysent, pour ainsi dire, une exploitation qui, dans d'autres contrées, serait une source immense de richesses.

(1) Berättelse om Norrbottens af Roman, p. 22.

Quand on arrive des marécages déserts et des plateaux de neige de la Laponie, les côtes aplanies de cette province sont pourtant très-agréables à parcourir.

A mesure que la végétation augmente, les habitations reparaissent plus grandes et plus nombreuses. De distance en distance on distingue, vers le rivage, la ferme finlandaise avec les petites cabanes qui l'entourent. Les hommes travaillent dans les champs, et les femmes s'en vont, le rateau sur l'épaule, recueillir le foin qu'ils ont fauché le matin. A quelques lieues de Karesuando, nous entrâmes dans une de ces fermes. Tous ceux qui l'habitent sont loin, mais la porte est ouverte. Le feu brille dans la cheminée, et les jattes de lait frais sont posées sur la table. Le vol est si rare parmi les habitants de ce pays, qu'ils ne le redoutent pas; et, lorsqu'ils sortent, ils laissent leur maison ouverte, comme si, pendant leur absence, ils ne voulaient pas se priver du plaisir d'offrir un asile au passant.

Après ces habitations éparses, nous rencontrâmes trois grands hameaux : celui de Kättisuvando, placé dans une situation pittoresque au bord du fleuve; celui d'Ofwer-Muonio, et celui de Muonioniska, chef-lieu d'un pastorat considérable appartenant à la Russie. Il y a là un paysan qui, d'après les conventions faites avec l'autorité du canton, est tenu de loger les voyageurs et de les héberger. Le Härrads-höfding a oublié de lui prescrire les précautions qu'il devait prendre pour que les malheureux étrangers

qui lui arrivent n'eussent pas du moins à regretter l'abri des bois; et l'aubergiste, en homme de conscience, s'en est tenu aux termes du traité. Il n'y a rien à attendre ni de sa cave ni de son armoire; mais, à quelque heure du jour qu'on vienne le surprendre, on est à peu près sûr de trouver chez lui une couche de paille, du pain noir, et du lait caillé en abondance.

Dans ce hameau et dans les hameaux voisins situés sur l'autre rive, les paysans ne se contentent plus de récolter du foin, d'élever des bestiaux : ils veulent semer de l'orge, et cette ambition agricole les plonge souvent dans la misère. Souvent la moisson, surprise par le froid, ne peut pas mûrir. Ils récoltent leur orge à moitié verte. Ils la portent dans une espèce de four et la font sécher à un feu ardent, puis ils la battent et la pétrissent avec la paille. On nous a montré le pain qu'ils mangent la plupart du temps : c'est une galette de paille jaune, où il n'entre guère qu'un quart de farine. Un autre malheur dans leurs années de disette, c'est que ces épis avortés, dont ils parviennent si difficilement à faire du pain, ne peuvent leur donner de semence pour l'année suivante. Ils sont obligés de l'acheter, et ils la payent cher.

Plusieurs fois les hommes intelligents du pays leur ont représenté combien il vaudrait mieux renoncer à cette funeste culture, mettre leurs champs en prairie, et se livrer à l'éducation des bestiaux, qui les enrichit presque toujours; mais toutes ces remontrances sont inutiles. Le paysan répond qu'il veut faire comme ses

pères ont fait. Jeune, il s'est réjoui de conduire la charrue à travers les sillons; vieux, il veut la conduire encore. Il a pour le sol qui lui appartient une sorte d'affection enfantine, et pour ses travaux de laboureur une préférence que nulle déception ne peut affaiblir. L'aspect des pâturages ne lui cause qu'une faible joie; mais l'aspect d'un champ d'orge, où les épis se développent et commencent à jaunir, fait battre son cœur et l'enorgueillit; car c'est là le fruit de ses travaux, de sa patience, de son habileté. Que si alors on tente de lui représenter ses vrais intérêts, il se retranche dans ses souvenirs de jeunesse, dans l'attachement naïf qu'il a pour ses sillons. « Oh ! voyez, » disait un jour un paysan finlandais à un prêtre qui cherchait à le détourner de ses fausses spéculations de laboureur, « voyez, la terre est noire. Il me semble qu'elle est couverte d'un voile de deuil, qu'elle souffre, qu'elle a faim. C'est elle qui nous a nourris, mon père et moi. Comment voulez-vous que je l'abandonne, que je la laisse languir, quand je peux, avec un sac de semence, la rendre si riante et si belle? »

Ainsi le pauvre paysan de Nordbothnie continue à suivre le même système. Son champ est pour lui comme une loterie à laquelle il porte chaque année, avec un nouvel espoir et une nouvelle résignation, le fruit de ses sueurs et de ses épargnes. Souvent il s'endette pour entretenir ce lot rongeur, auquel il ne veut pas renoncer. Les années de disette l'accablent; mais une récolte féconde lui rend toute sa joie et toute son audace. Quand nous arrivâmes à Muonioniska, nous

fûmes témoins d'une de ces heureuses émotions. C'était la première fois depuis sept ans que l'orge était vraiment mûre. Cette fois on ne la portait plus au four pour la faire sécher, on la dressait gaiement par faisceaux sur des perches, comme du lin sur des quenouilles. Dans les familles, on commençait à pétrir du pain plus pur; et le laboureur, en comptant ses belles gerbes, regardait d'un air malicieux le marchand, qui, cette année, ne pourrait pas bénéficier sur le prix de la semence.

La ressource la plus assurée du Finlandais de Nordbothnie est le produit de ses bestiaux. Quand le paysan est parvenu à amasser quelques centaines de livres de beurre, il les porte en Norvège, où on les paye mieux qu'en Suède. Il voyage avec ses chevaux le long du fleuve, qui se couvre de glace au mois d'octobre, et ne dégèle ordinairement que vers le milieu de mai. Au pied des montagnes, il trouve des rennes, des *ackia* (traîneaux), et des Lapons. Pour cinq francs, il a un attelage qui le conduit jusqu'en Finmark. Il vend son beurre à Alten, à Talvig, à Kaafjord, prend en échange les diverses denrées dont il a besoin, et s'en revient. Chaque *lispund* de beurre vaut à peu près dix francs. Quand le paysan a payé ses frais de voyage, fait sa provision d'eau-de-vie, de tabac, il lui reste encore de quoi acquitter ses impôts, et porter le dimanche quelques skellings à l'offrande. De temps à autre, il peut vendre aussi des peaux, de la viande fumée et du poisson.

Du reste, il mène une vie sobre et économe: il ne

boit que du lait mêlé avec de l'eau, parfois un peu d'eau-de-vie, et ne mange que du pain noir. S'il a quelque aisance, il tue au commencement de l'hiver une génisse qu'il sale, et le dimanche sa femme en fait bouillir un morceau. Le jour de Noël est le seul où il sorte de son abstinence habituelle. Ce jour-là, on brasse dans sa maison de la bière, qui est, comme dans toute la Suède, connue sous le nom de bière de Noël (*Julæl*); on pétrit des gâteaux, on découpe un quartier de génisse; et toute la communauté, parents, enfants, voisins et domestiques, s'assied à la même table, et se réjouit, comme les bergers de Bethléem, de la venue du Sauveur.

Un grand jour aussi pour lui est celui où l'un de ses enfants se marie. La cérémonie nuptiale a lieu ordinairement en hiver, car alors les paysans sont plus libres et les voyages plus faciles. Une semaine avant le jour solennel, deux ou trois messagers s'en vont par différentes routes inviter à la noce les propriétaires et les domestiques de tous les gaards du voisinage. Puis l'heure de la réunion arrive. La chambre des fiançailles est tapissée de rameaux verts; les pièces de bœuf rôtissent au foyer, et les flacons d'eau-de-vie brillent sur la table. La bonne mère de famille a préparé, pour cette grave circonstance, son linge le plus fin et sa vaisselle la moins ébréchée. Les voisins sont venus à son secours, et tout ce qu'il y a d'assiettes de faïence et de cuillers d'argent, à plusieurs lieues à la ronde, est réuni ce jour-là dans la demeure des fiancés. Bientôt on entend le galop des chevaux qui

amènent les convives. Les légers traîneaux glissent dans la cour de la ferme. On court au-devant des nouveaux venus, on leur serre la main, on les fait asseoir près du feu, on leur sert de la bière et de l'eau-de-vie. Puis, un instant après, le son des grelots recommence; les étrangers arrivent de tous côtés, et, dans l'espace de quelques heures, deux ou trois cents personnes se trouvent rassemblées dans la même enceinte. Après le déjeuner, les fiancés s'avancent, conduits par leurs parents. Le jeune homme porte un habit de fin vadmél, un gilet à boutons brillants; et la jeune fille, une ceinture d'argent et une couronne dorée. Tous deux s'asseyent au milieu de la salle, sur des sièges recouverts d'un manteau de soie. Le prêtre les bénit; puis, lorsque les prières sont achevées, il va se mettre devant une table, sur laquelle un domestique vient de poser un large plateau. Il adresse une allocution aux convives, et leur recommande le jeune couple qui va entrer en ménage. Chacun connaît d'avance le dernier mot de cette charitable harangue, et chacun tire sa bourse. D'abord viennent les parents, qui déposent dans le plateau de beaux écus neufs recueillis exprès pour cette solennité; puis les riches voisins, qui y portent parfois jusqu'à quinze ou vingt francs, et les domestiques, qui apportent aussi leur offrande; après quoi on se met à table: on boit, on danse, on fait une ample consommation de bière et d'eau-de-vie. Les convives restent là deux ou trois jours, couchent dans la grange, et viennent tour à tour s'asseoir à la même table. Mais, en comptant

leurs recettes, il est rare que les nouveaux mariés n'aient pas un ample bénéfice sur les frais de leur hospitalité.

Cette race finlandaise, que je voyais pour la première fois dans son propre pays, m'intéressait beaucoup. J'aimais à étudier sa physionomie, à la suivre dans les habitudes de sa vie. Les femmes sont blanches, frâches, bien faites. Nous en avons vu une, à Kilangi, qu'on aurait pu citer partout comme une beauté remarquable. Quand elle était jeune fille, elle attira souvent l'attention des voyageurs, et beaucoup de riches étrangers, nous dit notre guide, tentèrent de la séduire; mais ni les douces paroles ni les promesses brillantes ne purent l'émouvoir : elle resta dans l'humble demeure où elle était née, et devint une bonne et heureuse femme de paysan.

Les hommes sont généralement grands et forts. Sur leur figure pâle, et dans leurs yeux bleus, on remarque une expression de calme qui ressemble parfois à de la mélancolie. Mais l'espèce de résignation passive dans laquelle ils vivent habituellement ne fait que masquer l'énergique trempe de leur caractère. Ils sont fermes et tenaces dans leurs résolutions, inflexibles dans leurs sentiments de haine, admirables dans leur dévouement. On m'a cité deux anecdotes qui peignent assez bien les traits distinctifs de leur caractère dans deux situations opposées. Un Finlandais, qui avait à se plaindre de son maître, conçut le projet de le tuer, et nourrit pendant cinq ans cette fatale pensée. Il n'attendait qu'une occasion favorable pour execu-

ter son crime. Dès qu'elle se présenta, il la saisit avec empressement. Traduit devant les juges, il avoua le meurtre qu'il venait de commettre; et comme on l'engageait à se repentir, et à demander pardon à Dieu avant d'aller paraître devant lui, il joignit les mains, fit sa prière, et dit qu'il mourait avec la joie d'avoir lui-même enlevé la vie à un misérable.

L'autre anecdote, que l'on me racontait dans le pays, est un exemple de générosité d'âme presque fabuleux. Deux officiers firent naufrage en allant de Stockholm à Åbo, et se sauvèrent, avec leur domestique et un Finlandais, sur quelques planches à demi brisées du navire. Ce radeau improvisé était trop faible pour les soutenir tous quatre. L'un des officiers se prit à pleurer en parlant de sa femme et de ses enfants. « Vous les reverrez, » dit le Finlandais, qui l'avait écouté avec une profonde émotion; « adieu, vivez heureux. » Au même instant il se précipite dans les vagues, et la nacelle allégée continue sa route.

Les maisons finlandaises sont remarquables par leur adroite distribution et leur propreté. Chaque ferme se compose, comme je l'ai dit, de plusieurs corps de logis, et chaque corps de logis, chaque chambre même a un nom particulier. Ordinairement on entre dans une grande cour carrée, fermée par quatre édifices. Le plus large, le plus élevé, est l'habitation du paysan. Là est la *kammare*, la chambre où l'on garde les larges seaux de lait, et où couche le chef de famille; à côté est la *pörte*, vaste salle chauffée par le feu de la cuisine et du four, où l'on fait cuire tous les deux

jours les galettes d'orge. C'est là que les habitants de la ferme se reposent après leurs travaux, c'est là qu'ils couchent sur le plancher ou sur un banc. Vis-à-vis est la chambre où les femmes filent et tissent la laine. A côté de ce premier édifice est la petite maison réservée aux voyageurs; en face, la grange; plus loin, l'écurie. En sortant de cette enceinte, on trouve les *stabur*, ou magasins en bois pareils à de grands coffres, où la famille enferme une partie de ses vêtements et de ses provisions. Près de là est la cabane où l'on fait cuire pendant l'hiver, dans une grande chaudière, les plantes marécageuses et les branches d'arbres qui servent de nourriture aux bestiaux; puis le *seano* ou maison de bains. Ce dernier bâtiment, que l'on retrouve dans toute la Finlande et dans toutes les provinces où les Finlandais ont établi une colonie, ne renferme qu'une grande salle carrée, qui se ferme hermétiquement de tous les côtés. Au fond, de larges bancs sont élevés contre la muraille, à quelques pieds du sol. Au milieu est le foyer. Trois fois par semaine pendant la saison du travail, et chaque samedi pendant l'hiver, les habitants de la ferme se réunissent là le soir, hommes et femmes, dans un état complet de nudité. On fait chauffer des dalles au feu, puis on jette sur ces dalles de l'eau bouillante, ce qui produit en quelques instants une vapeur épaisse et une chaleur concentrée qui s'élève souvent jusqu'au delà de quarante degrés. Pendant ce temps, les baigneurs se tiennent debout sur le banc; et lorsque la sueur ruisselle de tous leurs membres, ils se frappent avec

des verges pour s'exciter encore. Après avoir passé une demi-heure dans cette température, dont l'idée seule effraye celui qui n'en a pas, comme eux, contracté l'habitude, ils sortent tout nus, et vont tranquillement s'habiller dans leur chambre.

Ces gârd's renferment tout ce qui est nécessaire à l'exploitation d'une ferme : on y trouve une forge, un atelier de menuiserie. Les Finlandais fabriquent eux-mêmes leurs instruments d'agriculture ; les femmes tissent, cousent les vêtements, et, le soir, donnent des leçons à leurs enfants. Il n'y a point d'écoles dans les campagnes de Finlande, mais on trouve dans chaque maison une Bible, un livre de psaumes, un catéchisme ; et tout le monde sait lire.

A un demi-mille de Muonioniska est la cascade d'*Eyanpaikka*, la plus forte et la plus redoutée de toutes celles que l'on rencontre sur ce grand fleuve ; son nom en finlandais signifie *Demeure du vieux*. C'est là qu'habite le vieux Neck entre les rochers : lorsqu'un pilote maladroit s'approche trop près de sa grotte, il se lève avec colère, il agite sa baguette magique ; les vagues s'enflent, et le torrent vengeur emporte dans l'abîme la barque téméraire.

Cette cascade a près d'un quart de lieue de long ; des rocs nus la bordent de chaque côté comme un rempart ; des sapins échevelés la dominant, des troncs d'arbres déracinés roulent dans ses flots, l'horizon est de tous côtés fermé par des rochers et des bois ; la forêt est silencieuse et déserte ; on n'entend que le craquement d'une tige vieillie qui se brise sous l'ef-

fort du vent, ou le fracas des flots qui se précipitent contre les pierres. C'est un magnifique océan de désolation, un poème dans la solitude, un tableau sublime dans le désert.

Ordinairement les voyageurs descendent sur le rivage en arrivant auprès de cette cascade, et vont par terre, au delà de l'endroit redouté, attendre leur bateau. Les pêcheurs et les paysans de la côte, habitués à la franchir chaque jour, n'osent pas même la franchir sans un pilote. Il y avait autrefois ici quatre pilotes; deux d'entre eux sont morts après de pénibles fatigues, le troisième s'est noyé l'été dernier. « Il voulait jouer, me dit un de nos rameurs, avec les diables blancs (les vagues) de l'Eyanpaikka; mais ils se sont élancés vers lui, et il n'a pas résisté longtemps. En deux tours de main, voyez : la barque s'en allait par morceaux, comme un vieux poisson sec; et le pilote avait plus d'eau dans le gosier qu'il n'est permis à un chrétien d'en boire. »

Le quatrième pilote est un jeune homme au regard expressif, à la figure mâle et hardie. Il porte de grands cheveux blonds flottant sur ses épaules, une jaquette verte, comme celle des chasseurs du Tyrol, et des pantalons en cuir. Son nom est aussi romantique que le métier qu'il exerce; il s'appelle Carl Regina. C'est lui maintenant qui guide tous les bateaux de paysans et de voyageurs dans ce passage difficile; on lui paye un *riksdaler* (30 sous) pour jouer ainsi sa vie.

Les habitants de Muonioniska n'avaient pas manqué

de nous raconter les nombreux accidents arrivés sur cette cascade; mais leur récit ne faisait que nous donner, à M. Gaimard et à moi, un plus grand désir de la descendre. On nous disait d'ailleurs que, quelques jours auparavant, deux voyageurs anglais avaient reculé d'effroi en la voyant, et s'étaient hâtés de prendre le chemin de terre. Nous tenions à nous montrer plus courageux que les Anglais.

Bientôt nous entendons le bruissement du torrent, nous voyons les flots d'écume qui jaillissent dans l'air. La cascade apparaît sombre et fougueuse, secouant sa tête échevelée entre ses rideaux de sapins. « Le vieux Neck est en colère! » s'écrie l'un des matelots; il n'aime pas les étrangers. » Mais nous sommes décidés à voir de près le vieux Neck, et nous restons dans le bateau. Le pilote est debout, le gouvernail à la main, l'œil attentif, les cheveux au vent. Les deux rameurs serrent avec force leurs avirons et tiennent le regard fixé sur leur guide, pour obéir à son moindre signe, à sa parole, à son mouvement. En nous penchant sur le bord de la barque, nous voyons les rochers dont la cascade est hérissée: les uns dressent leur cime aiguë à la surface de l'eau, d'autres sont cachés sous une nappe d'écume; et le bateau tourne, serpente, glisse entre les écueils, et bondit comme un coursier sans frein sur le dos des vagues. Tantôt le flot, repoussé par les rocs, heurte avec violence notre barque fragile; tantôt il se dresse dans l'air, et rejaillit sur nous comme une pluie d'orage. Puis nous tombons d'un degré de la cascade à l'autre. La lame

se creuse et s'affaisse sous nous, et le fond de l'eau ressemble à un lit de soie bleue, et les bandes d'écume qui nous entourent, à des franges d'argent. Mais la cascade gronde de nouveau, s'irrite, nous poursuit, et nous lance de vague en vague, d'écueil en écueil. Tout ce mouvement de l'eau, cette force du torrent, cette variété d'aspect, nous donnent une foule d'émotions saisissantes, et rapides comme un rêve. En un clin d'œil le rêve est fini; en trois minutes l'espace orageux est parcouru, et l'on rentre dans le lit paisible du Muonio. Mais nous avons été si heureux de faire cette première course, que nous voulûmes la recommencer, à la grande surprise de nos rameurs, qui n'avaient pas l'habitude de voir les voyageurs entreprendre deux fois de suite ce trajet redouté sur toute la côte.

Le lendemain du jour où nous avons descendu avec une si vive émotion de voyageurs les flots écumeux de l'Eyanpaikka, nous abordâmes sur la rive de l'île d'Ylessari, où est situé le hameau de Kolare, l'un des plus beaux hameaux et l'une des plus grandes exploitations agricoles qui existent dans ces régions septentrionales. Il y a là quatre gârd, composés, comme tous les gârd finlandais, d'une quantité de petites cabanes en bois habilement construites, et servant de magasins de provisions, de granges, d'étables. Celui qui sert d'auberge aux voyageurs est remarquable surtout par un air d'aisance et une extrême propreté. On nous sert là, sur une nappe de toile fine d'une blancheur sans tache, du poisson

frais, des confitures de baies sauvages, et pour boisson, des jattes de lait onctueux. En savourant ce rustique et excellent dîner, nous avions, pour récréer nos regards, l'aspect d'une campagne cultivée avec soin, des champs et des prés, des allées de sorbiers et de groseillers entremêlés de groupes de sapins, et l'aspect pittoresque de l'île tout entière. Le Muonio se divise à la pointe septentrionale de cette île, et l'enlace de ses deux bras, comme s'il craignait de voir s'échapper ce joyau des contrées polaires.

Après nous être longuement reposés dans cette fraîche retraite, après avoir visité en détail la ferme et les granges, nous voulions cependant préparer nos moyens de départ, et trouver des rameurs; car le transport des voyageurs, le long des fleuves de la Nordbothnie, est organisé à peu près comme le service de terre par les chevaux de poste. On paye un franc par mille suédois (deux lieues et demie de France) à chaque rameur, quelques skellings de plus au pilote, et quelques skellings pour le bateau. On s'en va ainsi de relais en relais, et à chaque relais il faut prendre d'autres barques et d'autres rameurs. Les paysans de ces districts sont astreints à obéir à la réquisition des voyageurs, et les points de halte sont fixés là de distance en distance, comme sur la route de terre. Mais nous arrivions à Kolare à l'époque des travaux de la récolte. Tous les paysans étaient disséminés à travers champs, et nous passâmes près d'une demi-journée à attendre ceux qui devaient nous conduire. Je servais d'interprète à mes

compagnons de voyage, et si cette tâche m'imposait parfois des préoccupations toutes matérielles, j'y trouvais l'avantage de me mettre en rapport plus immédiat avec les habitants des pays que nous parcourions, et d'étudier de plus près leurs habitudes et leur caractère. Souvent cette indolence inouïe de caractère, cette lenteur de mouvements m'impacientaient, m'irritaient; puis quand je les voyais enfin se mettre à l'œuvre, et quand je causais avec eux, je les trouvais si bons, si honnêtes, si doux, que je me repentaiis amèrement de mes vives colères, et que j'essayais, par toutes sortes d'affectueuses paroles, de les leur faire oublier. Mais la plupart du temps les braves gens les avaient déjà oubliées, ou ne les avaient pas senties. Ils m'écoutaient avec un flegme imperturbable, regardaient mon agitation sans s'émouvoir, et se mettaient en marche sans se troubler. Puis une fois qu'ils étaient assis dans la barque et qu'ils tenaient la rame, ils travaillaient sans relâche; et quand de loin en loin ils paraissaient fatigués, un verre d'eau-de-vie, une croûte de pain de seigle suffisaient pour raviver leur force et leur courage.

Le trajet que ces pauvres paysans sont obligés de faire chaque fois qu'un voyageur l'exige, ou qu'ils ont quelque denrée à transporter à Torneå et à Muonioniska, est un dur et pénible travail. Nous avons déjà dit le danger qui les menace sur les cascades de la descente du fleuve. En remontant ce même fleuve, les rameurs sont obligés d'user de toute leur vigueur. Ils se servent de longues perches qu'ils plon-

gent au fond de l'eau, et avec lesquelles ils impriment l'élan à leur barque; et quelquefois, pour vaincre la puissance du courant, ils font de tels efforts, que leurs perches se plient dans l'eau comme des arcs.

Après trois heures d'une navigation paisible, par un beau temps, et par une brise légère qui nous permit de mettre à la voile, nous arrivâmes vers le soir au pied d'une forêt sombre, d'où le Torneå se précipite en mugissant sur des bancs de roc, se jette sur le doux et majestueux Muonio comme un farouche conquérant, s'empare de son nom, change sa direction, et l'entraîne vers le golfe de Bothnie.

Nous laissâmes nos embarcations dans une petite baie voisine du confluent de ces deux fleuves, et nous nous acheminâmes à pied vers les forges de Kengis, situées à une demi-lieue de là. O bonheur des voyages! douces surprises, qui effacent en un instant les fatigues et l'ennui de plusieurs jours! Nous marchons gaiement sous des arceaux de sapins que les rayons du soleil couchant entourent d'un réseau d'or et de pourpre. Le long du vert sentier que nous suivons, coule un ruisseau limpide qui se perd sous des touffes de gazon et de branches d'arbrisseaux. A quelque distance, on entend, sans la voir, bondir et mugir l'onde impétueuse du Torneå; des tiges de fleurs s'épanouissent sur des troncs d'arbres brisés, déracinés par l'orage; des cryptogames revêtent de leur frais feuillage le flanc des rochers. Et tout cet aspect d'une nature à la fois si riante et si austère, ce silence de la solitude interrompu seulement par

quelques cris d'oiseaux et par le bruit de la cascade, ces bois déjà voilés, ces dernières lueurs du jour luttant encore contre les ténèbres, tout produisait en nous une vive et poétique impression. Puis nous arrivions à Kengis, lieu cher à tous ceux qui ont voyagé dans ces parages. Il y a plus de deux siècles que les forges de Kengis existent. Elles furent établies par deux frères courageux, nommés Reenstierna, que ni l'aspect de ces terres encore incultes, de ces bois inhabités, ni les rigueurs de ce climat septentrional, ne purent effrayer. En 1643, ils obtinrent un privilège pour exploiter les mines de fer situées à quelques milles de distance. L'heureux voyageur la Mottraye, qui a eu la joie de parcourir l'Europe, l'Asie et l'Afrique, visita ces forges en 1718. M. de Maupertuis y fit une excursion en 1736. M. Skiöldebrand et Acerbi, et l'illustre géologue allemand M. de Buch, les signalent aussi dans leurs livres; et quiconque a passé par cette retraite si pittoresque, par la maison si hospitalière qui s'y élève, en a gardé un doux souvenir. Ces forges ne sont plus ce qu'elles ont été autrefois, ce qu'elles étaient encore il y a cinquante ans, sous l'habile direction de M. Ekström. La difficulté d'extraire le minerai, de le transporter à plusieurs milles de distance, et d'en expédier les produits à Torneå; les divers établissements qui se sont formés dans des districts d'une exploitation moins coûteuse et moins pénible, ont entravé et paralysé peu à peu l'action de celui-ci (1). Mais, dans la maison des maîtres de la

(1) Nous donnerons, dans un chapitre spécial, des détails sur

forge, on a conservé toutes les affectueuses habitudes d'autrefois.

Quand nous arrivâmes à Kengisbruk, on venait de vendre l'établissement. Ceux qui l'avaient vendu étaient partis, ceux qui l'avaient acquis n'étaient pas encore arrivés. Il n'y avait là qu'une jeune fille, la nièce de l'ancien propriétaire, chargée par son oncle de présider aux derniers arrangements de la maison, et qui, au milieu de cette profonde solitude, nous apparut comme une fée.

En apprenant que la maison de Kengisbruk était ainsi abandonnée, nous hésitions à y entrer; mais la jeune fille vint à nous avec une grâce charmante, et nous pria de vouloir bien ne pas dédaigner l'hospitalité qu'elle désirait nous offrir, et dont elle craignait seulement, disait-elle, de ne pas pouvoir remplir tous les devoirs. Au même instant elle appela les domestiques de l'habitation, les ouvriers de la fabrique, fit porter nos bagages dans une chambre, puis, courant à la cuisine, au cellier, ordonna notre dîner, et fit préparer nos lits. Quelques instants après, le dîner était servi dans un salon parqueté, orné de meubles élégants, sur une belle nappe damassée. Une fraîche porcelaine, des couverts d'argent, des verres de cristal, brillaient sur la table; des rideaux de mousseline ornaient les fenêtres. Depuis notre séjour à Drontheim, nous n'avions rien vu de semblable. C'était vraiment, au milieu de ces forêts sombres de la Nordbothnie,

les produits de cette forge, et sur ceux des autres établissements industriels de la Suède.

une merveilleuse apparition; et la jeune magicienne de ces lieux, la belle Svitella, était là qui observait d'un air attentif toutes ces charmantes dispositions qu'elle avait si bien ordonnées, et cherchait à lire dans nos regards si rien ne nous manquait, et se préparait elle-même à nous servir avec une admirable modestie. Il fallut insister vivement pour la déterminer à s'asseoir près de nous; et, tout en causant avec nous, elle ne cessait de surveiller d'un œil doucement inquiet l'œuvre de ses cuisiniers et le mouvement de ses domestiques.

Le soir, quand l'heure vint de nous retirer, la jeune fille parut cependant embarrassée. Elle n'avait point assez de lits pour nous tous, et elle rougissait en nous faisant cet humble aveu. Mais dans le cours de notre long voyage nous n'avions pas appris à être difficiles, et bientôt tout fut arrangé. Nous nous partageâmes amicalement les ressources de la maison. L'un de nous prit un matelas, un autre opta pour l'oreiller. Deux d'entre nous étendirent leurs manteaux sur le parquet, et dormirent d'un profond sommeil.

Le lendemain matin, nous allâmes visiter le hameau de Paiala, chef-lieu de la paroisse. Il y a là une assez grande et belle église, et près de l'église un clocher en bois, du haut duquel on jouit d'un très-beau point de vue : d'un côté, une grande plaine entourée de collines agrestes; de l'autre, la cascade du Torneâ, et les ondes argentées du fleuve serpentant sous les rameaux de sapins; à nos pieds, une cinquantaine de petites cabanes qui ne s'ouvrent qu'une fois

l'an au milieu de l'hiver, pour une foire où arrive une assez grande quantité de Lapons, des Suédois et des Finlandais. Devant l'église s'étend le cimetière, dernier asile de ces pauvres gens, qui, dans le cours de leur vie, n'ont eu qu'un labeur si pénible et un asile si incertain. Nous y trouvâmes un monument élevé par la reconnaissance des ouvriers de la forge à la mémoire de M. Ekström, l'ancien propriétaire de Kengisbruk. On a gravé sur sa pierre sépulcrale cette poétique inscription :

Omhägna med nattliga Friden
Den trötta, o Grawe i din Gömma;
När Natten, en Gång är forliden,
Skall Herr sin Afbild ey glömma (1).

Après avoir gaiement contemplé le paysage superbe qui se déroulait à nos regards, nous nous arrêtâmes avec une pensée mélancolique devant l'habitation du prêtre, sombre et triste habitation, dont les poutres disjointes et les ais délabrés s'élèvent là au bord des vastes forêts, comme pour rappeler, au milieu d'une nature si riante, à voir, par un beau jour d'été, l'image d'une existence souffrante et résignée.

Le prêtre, en nous voyant approcher de sa demeure, vint lui-même à notre rencontre. C'était un doux et agréable jeune homme, intelligent et instruit. Il a commencé sa carrière par exercer les fonctions

(1) O tombeau, reçois dans la nuit paisible de ta retraite ce corps fatigué. Quand la nuit sera passée, le Seigneur n'oubliera pas son image.

de pasteur dans le district lapon de Jockmocki. Le nouveau poste qu'on lui a donné, il le gardera vraisemblablement toute sa vie.

Sa paroisse renferme environ sept cents habitants, la plupart Finlandais. Il prêche chaque semaine en langue finlandaise, et deux ou trois fois par an seulement en langue suédoise.

Presque tous ses paroissiens sont pauvres. Depuis dix ans surtout, nous dit-il, les récoltes ont été pour eux une calamité irréparable. Ils ne mangent que du pain mêlé de paille hachée, et ne boivent que du lait aigre. Leur principale ressource consiste dans la vente de leur beurre.

Il n'existe point d'école dans la paroisse. Les parents donnent eux-mêmes des leçons de lecture à leurs enfants, et pas un d'eux ne manque à ce devoir. Le prêtre va de temps à autre examiner cet enseignement de famille; et lorsque les enfants se disposent à recevoir la confirmation, il les rassemble autour de lui, et leur donne les dernières leçons.

Lorsque, après avoir terminé toutes nos courses aux environs, il fallut faire nos préparatifs de départ, nous éprouvâmes tous un vrai regret de quitter cette douce et affectueuse maison de Kengis, où nous avions passé deux jours si heureux, où nous ne reviendrions peut-être jamais. M. Gaimard eut beaucoup de peine à faire accepter à notre charmante hôtesse un modeste présent, comme témoignage de notre gratitude; et les domestiques, partageant la délicatesse de la

jeune fille, ne voulaient point recevoir l'argent que nous leur offrions.

Nous nous en allâmes par le même sentier qui nous avait conduits à cette attrayante demeure, célébrant entre nous les antiques vertus hospitalières du Nord; et, en jetant un dernier regard sur la douce retraite que nous avons trouvée dans ces froides régions, je lui adressais ces vers de Goldsmith :

Bless'd be that spot, where cheerful guests retire
To pause from toil, and trim their evening fire.
Bless'd that abode, where want and pain repair
And every stranger finds a ready chair (1).

Quelques instants après, nous avons repris notre route dans une légère barque. Nous glissions mollement sur les flots paisibles du Torneå, entre deux vertes plaines bordées de bouleaux et parsemées d'habitations. Grâce à l'activité de nos rameurs, en quelques heures nous arrivâmes à Pello, pauvre et simple hameau illustré deux fois par les travaux de la science. C'est là que Maupertuis vint, en 1736, faire une grande partie de ses observations; et c'est là que, soixante-dix ans après, l'astronome Svanberg est venu compléter et modifier les études de l'illustre représentant de l'Académie des sciences de Paris.

Parmi les membres de l'expédition scientifique de

(1) Béni soit le lieu où des hôtes joyeux se retirent pour se reposer de leur fatigue, le soir, au coin du feu. Béni soit le lieu où l'on apaise ses besoins et ses soucis, et où chaque étranger trouve un siège préparé.

1736, se trouvait le digne et savant abbé Outhier, du diocèse de Besançon, qui a écrit avec une simplicité charmante la relation de tout ce long voyage septentrional, qui, à l'époque où il l'entreprenait, était vraiment une belle et courageuse entreprise. A un siècle de distance, je venais des mêmes montagnes de Franche-Comté visiter les mêmes parages du Nord, non point malheureusement avec la même science que l'excellent prêtre du diocèse de Besançon, mais avec le désir de rapporter dans notre pays quelque bon souvenir et quelque utile notion des pays que j'étais appelé à parcourir. J'aurais voulu retrouver sur les bords du Torneå les traces de mon illustre compatriote; mais la maison de Pello où il avait séjourné n'existait plus. Une vieille femme se rappelait seulement avoir entendu parler à ses pères d'une société de savants français qui apportaient avec eux toutes sortes d'instruments étranges, et qui cherchaient, disait-elle, un chemin pour arriver tout droit au soleil. — Et ce chemin, lui demandai-je en riant, fut-il trouvé? — Ah! mon bon monsieur, me répondit-elle, c'est bien possible, car ils avaient toujours l'œil sur un long tuyau à travers lequel on voyait le ciel; mais le soleil, qui ne se souciait pas d'eux, a disparu selon sa coutume en automne, et les Français sont retournés dans leur pays.

De Pello, nous arrivâmes en deux heures à Turtula, joli hameau finlandais, situé sur la rive gauche du Torneå. Il y a là une dizaine de grandes habitations agricoles, une bonne auberge, une belle église, et une

maison des plus attrayantes, la maison d'un riche et industriel propriétaire. M. Ekström lui-même, dès qu'il apprit notre arrivée, vint nous chercher à l'auberge où nous allions nous installer, et nous engager à manger et à coucher chez lui. Nous trouvâmes dans sa demeure tout l'agréable confort des contrées les plus civilisées : meubles élégants, livres et gravures, et, chose plus rare encore dans ces lointaines régions, un piano, probablement le plus septentrional qui existe. Les deux filles de M. Ekström, après nous avoir servi le thé, s'approchèrent du précieux instrument, et chantèrent d'une voix fraîche et harmonieuse plusieurs chants populaires de la Finlande, plusieurs poésies morales. Leur père nous raconta qu'après avoir lui-même fait sa propre éducation, il avait fait celle de ses enfants. Il avait, sans le secours d'aucun maître, étudié, compris, dans le silence de ses heures solitaires, les principes du dessin, de la musique, et communiqué à ses jeunes élèves le fruit de ses études. Nous sommes seuls ici, nous disait-il, loin de toute ressource, de tout moyen d'instruction; et il faut suppléer par nos efforts et notre patience à toutes les leçons qu'il vous est si facile d'avoir dans vos grandes villes. Tout en devinant ainsi par son intelligence les éléments de l'art, il s'occupait, avec la même lucidité d'esprit et la même activité, d'industrie et d'agriculture. Il avait introduit dans la culture de ses terres plusieurs améliorations importantes, et établi non loin de sa demeure une scierie d'un très-bon rapport. J'ai éprouvé un intérêt

extrême à causer avec cet excellent M. Ekström, à l'interroger sur ses diverses tentatives, et à voir le résultat de ses expériences. Toute sa vie, tous ses efforts et ses succès étaient pour moi un remarquable exemple de ce que l'homme peut faire dans les conditions matérielles les plus défavorables, si cet homme est animé d'un désir intelligent, et soutenu par les qualités de patience et d'énergie.

Le lendemain nous franchissions le cercle polaire, et le soir nous arrivions à Oefver Torneå. En face, sur la côte suédoise, est le village de Mattarengi, qui se compose d'une vingtaine d'habitations dispersées le long d'une colline. Au pied de cette colline, s'étend une île tellement exposée aux inondations qu'elle ne peut être habitée; on y a seulement construit des *staburs* où l'on renferme la récolte des foins. De l'autre côté du fleuve est la montagne d'Avasaxa. Le bon abbé Outhier fait un sombre récit de son ascension sur cette montagne, illustrée par les observations de la science; mais il y arrivait en plein hiver, en traversant péniblement des amas de neige; et mes compagnons de voyage et moi, nous nous trouvions là, au contraire, par une belle journée d'automne; nous cheminions gaiement sur une mousse épaisse, à travers des allées de sapins, de pins et de bouleaux. Arrivés au terme de notre excursion, nous voyons se dérouler autour de nous des plaines immenses traversées par les larges flots du Torneå, parsemées d'habitations silencieuses, inanimées, mais imposantes dans leur silence, comme une grande pensée

qui se recueille solitairement, loin des bruits du monde, sous le regard de Dieu. La montagne d'Avasaxa n'a guère que cinq cents pieds de hauteur. Dans une autre contrée, on croirait lui faire assez d'honneur en lui donnant le nom de colline; mais chaque année il arrive là une quantité de voyageurs curieux de voir, le 25 juin, du haut de cette terrasse de rocs et de gazon, le soleil s'incliner graduellement vers minuit et se relever aussitôt, sans quitter l'horizon. Pour nous, qui venions de passer l'été dans les régions polaires, nous ne pouvions traiter qu'avec un superbe dédain ce misérable soleil du 25 juin; et à ceux qui nous vantaient naïvement la beauté de ce phénomène, nous répondions, en étendant la main vers le nord: Nous avons vu votre phénomène, non point pendant une heure rapide, mais pendant des semaines entières. Il y a longtemps qu'on l'a dit: L'homme est un être pétri de vanité; et le voyageur est parfaitement homme en cela, comme en maint autre point.

A Mattarengi nous quittâmes nos molles embarcations, pour reprendre la route de terre. On nous amena trois grossières charrettes, dont une épaisse couche de foin pouvait à peine amortir les rudes cahots. Mais après avoir passé tant de longs jours assis, ou plutôt couchés sur nos longues barques, où nous n'osions remuer de peur de les faire chavirer, nous étions heureux de reprendre notre liberté d'action, de nous sentir emportés au galop par deux bons chevaux le long de la grande route, de retrou-

ver le mouvement, la vie de la campagne, et de nous arrêter à tous les relais pour voir l'intérieur des habitations. On fait ordinairement en Suède un mille à l'heure, et, après avoir fait çà et là plusieurs haltes, nous avons, à la fin de la journée, franchi les sept milles qui nous séparaient de Haparanda.

Haparanda n'était, il y a une trentaine d'années, qu'un groupe de maisons obscures et sans importance : c'est à présent une bourgade notable, qui s'agrandit chaque année, et qui tend sans cesse à s'agrandir davantage. Dans un très-court espace de temps sa population a doublé, et son commerce a pris un développement considérable. C'est de là qu'on envoie à Stockholm des navires chargés de beurre, de peaux, de goudron ; et c'est là qu'on apporte un grand nombre de denrées qui doivent ensuite se répandre dans les provinces les plus reculées. Il y a là un bureau de poste important, qui sert de communication entre le Sud et le Nord. Les lettres arrivent deux fois par semaine à Haparanda, et partent tous les quinze jours pour les limites septentrionales de la Nordbothnie, tous les mois pour les paroisses lapponnes et le Finmark. En 1833, le gouvernement a fondé dans cette ville une école élémentaire, où l'on enseigne la géographie, l'histoire, le français, l'allemand. On y compte une trentaine d'élèves.

En face de Haparanda est la vieille cité de Torneå, bâtie sur une île, séparée de la terre suédoise, ici par les eaux de la baie, là par un étroit ruisseau qui souvent se dessèche en été. D'après les règles

adoptées pour la délimitation des deux pays en 1809, Torneå devait appartenir à la Suède, car cette ville est plus près de la rive droite du fleuve que de la rive gauche. D'un côté la force ou la supercherie, de l'autre la faiblesse, en ont fait une ville russe, et cette transaction causera sa ruine. Au moment même où Torneå fut réunie à la Russie, ses plus riches négociants partirent avec leurs marchandises. Il n'y reste plus aujourd'hui que des négociants de second ordre, dont les opérations commerciales sont, comme par le passé, toutes concentrées en Suède, mais qui, en leur qualité de Russes, ne peuvent les continuer sans payer des droits considérables. Ainsi la lutte n'est plus égale. Haparanda, favorisée par sa situation, soutenue par ses privilèges de ville suédoise, se développe, s'enrichit, et Torneå décline. Déjà cette ville n'est plus que le simulacre de ce qu'elle a été. Ses places publiques sont mornes et silencieuses, ses maisons dépeuplées tombent en ruines, et l'herbe croît dans ses rues. Il y a pourtant ici cinq cent cinquante habitants; il n'y en a guère que trois cents à Haparanda. Il y a à Torneå une église finlandaise, une église suédoise et une église russe, quatorze marchands, et une garnison de vingt Cosaques; il n'y a à Haparanda qu'une seule église et neuf marchands, et l'aspect de ces deux villes diffère complètement: l'une est muette et sombre, l'autre riante et animée; l'une est comme le tombeau d'une vieille génération, l'autre comme le point central d'une race jeune et active.